

« *Barbarus hic ego sum...* »

la rhétorique de l'exclusion à soi dans les *Tristes* et les *Pontiques* d'Ovide

Emilia Ndiaye
Université d'Orléans

Relégué en l'an 8 (ou 9) par l'empereur Auguste dans la ville de Tomes, sur le Pont Euxin, pour des raisons qui ne nous sont pas connues (André 1968, VIII-XVII, Verdière 1992, 162-164, D'Azay 2001, 247-255), le poète latin Ovide y mourut en 17 sans avoir jamais pu obtenir de revenir à Rome. Les neuf années d'exil dans un espace habité par des populations du Nord considérées comme « barbares », et pour un temps littéralement infini, provoquent chez le poète un bouleversement total. La matière littéraire va servir d'exutoire à ses souffrances et ses deux recueils poétiques, *Les Tristes*, publié vers 10, et *Les Pontiques*, dont le dernier livre est sans doute posthume, expriment à ses correspondants la dépossession de soi vécue progressivement par le poète. Tout a été dit sur ces élégies et leurs modalités, aussi avons-nous choisi de nous intéresser à un aspect moins exploré que d'autres, l'emploi tout à fait original que fait le poète du mot *barbarus* dans son sens d'« étranger », c'est-à-dire « qui ne parle pas latin, qui est exclu du territoire romain »¹. Nous commencerons par rappeler l'image donnée du barbare dans les autres œuvres d'Ovide avant son exil, en utilisant les apports de l'analyse sémique, puis nous verrons celle qu'il donne des barbares dans ces deux œuvres, pour terminer sur la qualification qu'il rapporte à lui-même : *barbarus hic ego sum...*

¹ C'est le sens habituel de cet adjectif : pour la période qui va des origines au 2^e siècle après J.-C., seulement 4,9 % des occurrences ne comportent pas le sème /étranger/ et qualifient des Romains (Ndiaye 2003, 417).

1. Dans les 38 occurrences ovidiennes de *barbarus* ou de *barbaricus*, que nous considérons comme des synonymes (Ndiaye 2002, 69-71), seulement deux occurrences désignent l'étranger sans autre connotation². L'adjectif comporte toujours un sème péjoratif, celui de la *feritas*, « violence » sous toutes ses formes, dans 22 emplois (soit 58 %), moins souvent celui de la *uanitas*, « incompetence, inconsistance » dans plusieurs domaines (14 occurrences, soit 37 %). Ovide privilégie donc le sème /menace/ de ce vocable, dans une synchronie qui, au contraire, a un faible nombre de ce type d'occurrences, puisqu'au fil des conquêtes de l'Empire romain contre de nombreux peuples étrangers, les *barbari* apparaissent comme de moins en moins dangereux et menaçants (Ndiaye 2003, 388). Les emplois se répartissent dans l'ensemble de son œuvre, même si les lettres d'exil concentrent 16 emplois, soit 44 %, proportion importante car sa situation personnelle à Tomes le rend particulièrement vulnérable au danger que peut représenter l'étranger, comme nous le verrons ici. Sa prédilection pour le personnage de Médée (Viarre 1976, 51-52, Tola 2004, 278-287), dont il avait fait l'héroïne de sa tragédie perdue, lui donne l'occasion de recourir, et ce, à huit reprises, à l'expression *barbara* pour la qualifier³. L'étranger-type dont la violence est la principale caractéristique est en effet pour lui une étrangère, c'est Médée qui est emblématique de ces valeurs de *barbarus* (Arcellaschi 1990, 231-310). Cette figure mythologique, apparentée à Circé et à Hécate, cristallise sur son nom à la fois l'appartenance à une contrée lointaine et sauvage, la Colchide, située à l'est du Pont Euxin et au sud du Caucase, sa nature de magicienne et la violence criminelle de son infanticide.

Certaines occurrences concernent Médée à des moments de sa légende situés avant son infanticide, comme au livre 7 des *Métamorphoses* où Ovide fait le récit des transformations que ses sortilèges accomplissent. L'isotopie de la violence s'y développe sur plusieurs vers (275-396) jusqu'à l'épisode dans lequel la magicienne trompe les filles de Pélias, en leur faisant croire qu'elle va redonner sa jeunesse à leur père quand elle ne cherche qu'à se venger. L'occurrence la plus significative pour notre propos et qui nous rapproche de la

² *M.* 6, 576 et *H.* 12, 69.

³ *H.* 6, 19 ; 6, 86 ; 12, 105 ; *Ars* 2, 381 ; *M.* 7, 53 ; 7, 144 ; 7, 275 ; *Tr.* 2, 526.

situation du poète se trouve dans la bouche même de Médée, en *Héroïdes*, 12, 105-106 : « moi qui finalement maintenant suis devenue pour toi **une barbare** [/étrangère//ennemie//menaçante/]⁴, qui maintenant te semble pauvre, te semble malfaisante »⁵. Médée, abandonnée par Jason, est devenue « finalement » (*denique*) une étrangère, exilée et rejetée par les Grecs ; elle n'est plus qu'une pauvre sorcière et « se sent étrangère à tout ce qu'elle aimait » (Arcellaschi 1990, 289). Elle est à la fois l'étrangère, épouse exogamique, celle par qui les enfants ont pu naître, et la barbare, l'infanticide, celle par qui les enfants ont été séparés de leur géniteur. Ce n'est pas tout, ses sortilèges vont dorénavant se retourner contre le héros, au lieu de l'aider, elle est une menace : Jason, qui ne la voit plus avec les yeux de l'amour, la considère maintenant comme elle est toujours apparue aux autres.

On a souligné la fascination, voire l'androgynie inconsciente (Viarre 1985, 229-241, Sharrock 2002, 95-107), qu'éprouve le poète pour « ce personnage ambigu », dont il se sent plus proche que jamais dans son exil à Tomes, puisque c'est le lieu où, selon la légende, Médée dépeça son frère (*Tr.* 3, 9, 5), et dont il comprend le sentiment de solitude (Viarre 1976, 51 sq, Tola 2004, 287-303). Ce passage est considéré comme emblématique du travail poétique d'Ovide, qui « cherche infatigablement les indices de violence » à l'opposé de la morale consensuelle ou des effets euphoriques de la *doxa* : « Ovide établit une symbiose entre le mythe et son narrateur immédiat, un temps couvert des maux mythologiques les plus terribles⁶ » (Maréchaux 2000, 156).

Passons aux barbares qui entourent le poète dans son exil.

⁴ La traduction classique de *barbarus* par « barbare » est approximative, le sens du mot en français (« sauvage, cruel ») ne rendant qu'imparfaitement les nombreuses valeurs du terme latin et le français ne connaissant pas la distinction de l'anglais entre « barbarian » et « barbarous ». Aussi pour chaque occurrence, nous reprenons la traduction habituelle avec entre crochets les sèmes activés dans le passage.

⁵ *Illa ego, quae tibi sum nunc denique **barbara** facta/ Nunc tibi sum pauper, nunc tibi uisa nocens.*

⁶ C'est nous qui soulignons – comme partout ailleurs dans cette communication.

2. Relégué dans un territoire où règne l'instabilité, où ont lieu de fréquentes attaques contre les habitants, Ovide va concentrer ses références sur les peuples voisins, Gètes, Scythes ou Sarmates – dont le poète « amalgame » les dénominations (Videau-Delibes 1991, 162-165). Dans *Les Tristes*, le poète signale à plusieurs reprises l'agressivité de l'ennemi, les incursions ou pillages effectués par les peuples situés à l'extérieur des fortifications de Tomes. *Barbarus* est épithète d'*hostis*, « ennemi », en *Tr.* 3, 10, 54, « l'ennemi **barbare** [= /étranger//cruel/] s'avance sur son cheval rapide »⁷ et en *Tr.* 4, 1, 82-83 : « ainsi, l'ennemi **barbare** [= /étranger//cruel/] capture celui qui ne s'est pas retiré à l'abri des portes et qu'il surprend dans la campagne »⁸. Dans *Les Pontiques*, le poète oppose la présence des ennemis à la tranquillité de la *pax Romana* consolidée par le triomphe pannonien de Tibère en octobre 12 : « il est doux de passer son temps à cultiver les champs, alors qu'un ennemi **barbare** [= /étranger//cruel/] ne permet pas de labourer la terre » (*Pont.* 2, 7, 70-71)⁹. Dans le même recueil, Ovide résume en quelque sorte le comportement de ces ennemis en insistant sur l'éloignement de Rome : « ainsi je vis au loin, je suis ici où l'ennemi **barbare** [= /étranger//cruel/] donne aux armes sauvages plus de force qu'aux lois » (*Pont.* 4, 9, 93-94)¹⁰.

Barbarus, dans ces quatre occurrences, n'est pas simplement une redondance pour « ennemi », même poétique, mais le terme active, outre le sème /étranger/, le trait spécifique /menaçant/ et renforce la dangerosité de l'ennemi.

Revenons aux *Tristes* : en 4, 1, 77-80, Ovide évoque l'ennemi qui rôde autour des remparts de la ville, « armé d'arc et de flèches empoisonnées », monté sur des chevaux haletants, l'air farouche, et le compare au loup ravisseur qui emporte par les forêts les brebis du troupeau. Cette comparaison apparaît également en *Tr.* 5, 7, bien plus développée. Le poète s'attache à donner une description des peuples de la région où il est relégué, en

⁷ *Inuehitur celeri barbarus hostis equo.*

⁸ *Sic, si quem nondum portarum saepe receptum / barbarus in campis reperit hostis, habet.*

⁹ *Tempus in agrorum cultu consumere dulce est :/ non patitur uerti barbarus hostis humum.*

¹⁰ *Sic ego sum longe, sic hic, ubi barbarus hostis/ ut fera plus ualeant legibus facit.*

accumulant les traits spécifiques relevant de la violence bestiale (*feritas*), avec une connexion métaphorique entre animal et humain, loup et étranger ennemi. L'élégie mériterait d'être citée tout entière, nous nous contenterons ici d'un premier extrait : « un plus grand nombre de Sarmates et de Gètes vont et viennent à cheval sur les routes. Aucun d'eux qui n'ait un carquois, un arc et des flèches jaunies par le venin de vipère. La voix est sauvage, le visage farouche, portrait vivant de Mars ; nulle main n'a coupé leurs cheveux ni leur barbe ; leur bras n'hésite pas à blesser en enfonçant le couteau que tout **barbare** [= /ennemi/ /étranger//sauvage (comme une bête)/] porte attaché à son flanc. C'est parmi ces gens-là qu'il vit, hélas !, sans plus connaître les jeux d'amour, c'est eux qu'il voit, eux qu'il entend, mon ami, ton poète ! » (v. 13-20)¹¹. Le terme de *barbarus*, placé en fin de description, se charge des traits mis en place par ce qui le précède : le sème /étranger/ est bien actualisé et aux caractéristiques habituelles de la *feritas*, armes, poison, sauvagerie, guerre, s'ajoute le trait /présence des bêtes/, avec leurs chevaux et le venin de vipère qui colore leurs flèches. La reprise anaphorique du déictique de la proximité dans les deux derniers vers de l'extrait (*in his, hos, hos*) rend cette menace encore plus pesante.

En 5, 10, 27-30, Ovide revient sur ce point, mêlant la menace et la métaphore animalière en-comparant l'attaque des ennemis à un vol d'oiseaux. Plus bas, le poète souligne la présence de ces étrangers à l'intérieur même de Tomes : « nous sommes à peine défendus par les fortifications de la place, et pourtant à l'intérieur une foule de ces **barbares** [= /ennemis//étrangers//menaçants/], mêlés aux Grecs, sème l'épouvante ; car les **barbares** [= /ennemis//étrangers//menaçants/] habitent sans distinction au milieu de nous et occupent plus de la moitié des maisons »¹², avant de reprendre les caractéristiques déjà citées : « les corps couverts de peaux de bêtes et de cheveux longs » (v. 32). Si bien des traits de ces évocations relèvent des *topoi* mis à la mode par les écrivains qui l'ont précédé, Strabon,

¹¹ *Sarmaticae maior Geticaeque frequentia gentis/ per medias in equis itque redivitque vias;/ in quibus est nemo qui non coryton et arcum/ telaque vipereo lurida felle gerat./ Vox fera, trux uultus, uerissima Martis imago;/ non coma, non ulla barba resecta manu ;/ dextera non segnis fixo dare uulnera cultro ./ quem iunctum lateri barbarus omnis habet./ Viuit in his, heu!, nunc lusorum oblitus amorum,/ hos uidet, hos uates audit, amice, tuus !*

¹² *Vix ope castelli defendimur et tamen intus/ Mixta facit Graecis barbara turba metum;/ Quippe simul nobis habitat discrimine nullo/ Barbarus, et tecti plus quoque parte tenet.*

Posidonios ou César, Ovide accentue les traits de barbarie en les liant étroitement à l'espace, au climat de cette terre et à sa nature. « Le séjour de Nason à Tomes est avant tout vie en barbarie » (Videau-Delibes 1991, 173) puisque même les colons d'origine hellénistique ne trouvent pas grâce à ses yeux : pour lui, les Milésiens fondateurs ne sont pas des Grecs authentiques mais ont ajouté à la barbarie originelle des Gètes celle des coutumes perses (*Tr.* 5, 10, 33-34). Le nom même de Tomes, auquel Ovide donne comme étymologie le mot grec *tomè*, « coupe », (*Tr.* 3, 9, 6), en fait un « lieu d'exhibition du meurtre » par son rattachement aux mythes de dépeçage ou d'immolation, celui de Médée coupant son frère Absyrte en Colchide ou celui d'Iphigénie sacrifiant Oreste en Tauride (Videau-Delibes 1991, 138-149). Le tout aboutit à donner une image subjective des circonstances et du lieu d'exil.

Un second extrait de l'épigramme 5, 7, 45-52 des *Tristes* fonctionne sur la même cohésion thématique de la *feritas*, mais avec un résultat différent sur *barbarus* : « si je regarde les hommes, ce sont à peine des hommes dignes de ce nom, ils sont plus sauvages et cruels que les loups : ils ne craignent pas les lois, la justice cède à la force, et le droit gît vaincu par le glaive des combats. Ils se protègent des rigueurs du froid par des peaux de bêtes et de larges braies, leur visage effrayant est caché par leurs cheveux longs. Quelques-uns seulement conservent des traces de la langue grecque, que d'ailleurs ils **barbarisent** [= /**rendent incompréhensible comme si elle était étrangère**/] par l'accent gétique »¹³. Aux traits que nous avons dégagés précédemment, armes, violence, présence de bêtes s'ajoutent le froid et la laideur, puis par un retour à la valeur étymologique de *barbarus*, l'épithète est transférée des êtres à leur voix et à leur langue : ces Gètes ou ces Sarmates sont « barbares » au sens étymologique du mot grec *barbaros*, ils ne savent pas correctement parler le grec et on revient au trait générique de *barbarus*, /étranger qui parle une langue qu'on ne comprend pas/ (Ndiaye 2003, 37-43). L'originalité de cette occurrence est que *barbarus* qualifie ici non pas une langue « barbare » mais le grec que parlent ces étrangers, qui, rendu méconnaissable par

¹³ *Siue homines, uix sunt homines hoc nomine digni/ quamque lupi saeuae plus feritatis habent :/ non metuunt leges, sed cedit uiribus aequum/ uictaque pugnaci iura sub ense iacent./ Pellibus et laxis arcent mala frigora braci/ oraque sunt longis horrida tecta comis./ In paucis extant Graecae uestigia linguae./ haec quoque iam Getico **barbara** facta sono.*

l'accent gélique, n'apparaît plus de ce fait à Ovide comme du grec véritable. Le trait /menaçant/ demeure mais il ne s'agit plus d'une menace vitale, plutôt d'une menace culturelle, peut-être esthétique : /menaçant pour la beauté de la langue grecque/. C'est ce que nous avons essayé de rendre en traduisant *barbara facta* par « barbarisent » (ou « dénaturent »).

Nous dirons que *barbarus*, dans les huit occurrences concernant les barbares qui entourent le poète, va du moins vers le plus en ce qui concerne leur *feritas*. Employé avec « ennemi », il précise le degré d'hostilité de l'étranger mais il indique également à lui seul la violence ennemie dans ce qu'elle a de menaçant pour l'intégrité de l'individu Ovide, à des degrés divers - que la menace soit lointaine ou proche, réelle ou imaginaire, politique, militaire ou culturelle.

3. Venons-en à l'occurrence tout à fait originale qui a dû frapper les lecteurs d'Ovide et que Rousseau a reprise en exergue des ses *Confessions* : **Barbarus** *hic ego sum qui non intellegor ulli./ Et rident stolidi uerba Latina Getae* « ici c'est moi qui suis **un barbare**, parce que personne ne me comprend et que les Gètes obtus se moquent des mots latins » (*Tr.* 5, 10, 37-38). Quand on sait que sur un corpus de 732 occurrences, seulement 36 ne comportent pas le sème /étranger/ et désignent des Romains, proportion minimale de 4,9 % (Ndiaye 2003, 417), il est d'autant plus significatif qu'Ovide se l'applique à lui-même. Il est le seul auteur à le faire.

Le danger que représentent ces barbares gréco-gètes se concrétise en se resserrant sur la question linguistique et poétique. Ovide se sent agressé dans son identité de poète latin. Le doublet *barbaricus* reprend les mêmes valeurs sémiologiques que *barbarus* pour évoquer la laideur de la langue gète : « point de livres ici, pas d'oreille complaisante qui comprenne le sens de mes paroles. Tout n'est que voix **barbares** [= /(ennemies)//étrangères//désagréables à entendre/] et sauvages, tout est envahi par la

crainte qu'inspire l'accent gète. Déjà, il me semble, j'ai moi-même désappris le latin ; déjà j'ai appris à parler gète et sarmate » (*Tr.* 5, 12, 53-57)¹⁴.

La menace se concrétise sur le poète lui-même : la *feritas* des ennemis, de leurs coutumes et de leur langue, a pour conséquence sa propre barbarie à lui, mais comme *uanitas*. Le poète insiste sur l'abâtardissement de son écriture, dû au bain linguistique gète (*Tr.* 5, 7, 52). Il déplore d'entendre parler cette langue au lieu de latin (*Tr.* 5, 2b, 23) et craint de subir lui-même l'influence néfaste de cet idiome. En 5, 7, 54-57 il exprime sa honte : « j'ai honte et je l'avoue, par l'effet d'une longue désuétude, les mots latins me viennent à moi-même difficilement. Je ne doute pas qu'il y ait dans cet ouvrage aussi beaucoup d'expressions **barbares** [= /étrangères//fautives/] : la faute n'en est pas à l'homme mais c'est le lieu qui en est coupable »¹⁵. Le lieu détermine les possibilités matérielles et psychologiques d'invention et de travail du poète : « il a un retentissement immédiat sur son *elocutio* (sa manière de parler) » : « la distance entre Rome et Tomes est avant tout qualitative » (Videau-Delibes 1991, 498 et 512). Par-delà la situation affective du poète, cette attitude est le reflet du peu d'intérêt des Anciens pour les langues étrangères en tant que telles (Rochette 1995, 103), même si « la construction rhétorique très réfléchie » des deux recueils dément l'affirmation de son déclin supposé (Tola 2004, 62 et 342).

L'injustice du jugement porté par le poète et sur la langue gète et sur son influence a été soulignée par de nombreux critiques : « Ovide est excessif dans son dénigrement des Gètes et de leur langue. Il y avait assez de gens parlant grec dans une cité fondée par les Milésiens et dont la population était alors constituée d'éléments grecs et indigènes pour qu'il ne fût pas contraint d'apprendre le gétique.[...] On ne voit pas, d'autre part, comment la connaissance du gétique pouvait rendre 'défectueux' (*uitiosa*) les poèmes écrits en latin. Il serait étonnant qu'Ovide ait désormais de la peine à trouver ses mots en latin » (Lozovan 1958, 400-402,

¹⁴ *Non liber hic ullus, non qui mihi commodet aurem/ Verbaque significant quid mea norit, adest./ Omnia barbaricae loca sunt uocisque ferinae,/ Omnia sunt Getici plena timore soni./ Ipse mihi uideor iam didicisse latine :/ Iam didici getice Sarmaticeque loqui.*

¹⁵ *Et pudet et fateor, iam desuetudine longa/ uix subeunt ipsi uerba latina mihi./ Non dubito quin sint et in hoc non pauca libello/ **barbara**: non hominis culpa, sed ista loci.*

André 1968, 176, Viarre 1976, 143, Williams 2002, 235). On voit bien en revanche comment la psychologie ovidienne fonctionne : le sème /fautif/ est activé par le sentiment profond du poète de se sentir étranger.

Ce sentiment s'amplifie dans la treizième Pontique du livre 4 quand Ovide exprime à son ami Carus de nouveau la honte ressentie devant le succès local qu'il remporte auprès des Gètes de Tomes : « ne t'étonne pas s'ils sont défectueux les vers que je compose, devenu presque un poète gète. Ah ! j'ai honte : j'ai écrit un ouvrage en langue gète, j'ai agencé des mots **barbares** [= /étrangers//laid/] selon nos rythmes et j'ai plu – félicite-moi ! -, de poète je commence à avoir le nom parmi ces Gètes incultes (*inhumanos*) » (*Ep.* 4, 13, 17-22)¹⁶. Nous choisissons de rendre *inhumanos* par « incultes » car la langue gète, dans laquelle Ovide a composé, est dévalorisée dès le premier vers par « défectueux », « presque », « honte ». La combinaison effectuée par l'écrivain, qui plaque des rythmes latins sur des vocables étrangers, a plu mais cela n'a pu se faire que parce que son public est ignorant de ce qu'est véritablement la beauté d'une création poétique réussie : *inhumanus* s'oppose à « cultivé », « savant » (*doctus*). Aussi n'a-t-il plus de poète que le nom, dans l'esprit de gens qui ne savent pas ce qu'est véritablement la poésie¹⁷ : la disjonction du complément de nom, *poetae*, avec *nomen* qu'il complète, accentue l'écart entre réalité et apparence, en donnant son sens le plus plein, quasiment chrétien, à la « vanité » (*uanitas*) de ce succès. Cet écart va devenir dualité de son être.

Nous en arrivons à l'occurrence tout à fait originale de *Tr.* 5, 10, 37, reprise par Rousseau : ***barbarus*** *hic ego sum qui non intellegor ulli, / Et rident stolidi uerba Latina Getae* « ici c'est moi qui suis **un barbare** [= /étranger//ennemi//qu'on ne comprend pas//vulnérable//caractérisé par la *uanitas*, inconsistance//non civilisé//violent ?/], parce que personne ne me comprend et que les Gètes obtus se moquent des mots latins ».

¹⁶ *Nec te mirari, si sint uitiosa, decebit/ carmina quae faciam paene poeta Getes./ At pudet et Getico scripsi sermone libellum/ structaque sunt nostris barbara uerba modis/ et placui - gratare mihi - coepique poetae/ inter inhumanos nomen habere Getas.*

¹⁷ Sur la qualité du public gète et ses motivations, voir Lambrino 1958, 384-389.

Voyageur qui a accompli « à l'envers » (Frécaut 1972, 320-323, Michel 1991, VIII, Graf 2002, 114, Sharrock 2002, 98, Tola 2004, 270) le voyage d'Ulysse (ou d'Enée, évoqué rapidement dans *Les Pontiques*), à la fois géographiquement (d'Ouest en Est) et symboliquement (relégation au lieu d'un retour ou d'une nouvelle terre d'accueil), le poète ne parle pas d'une transformation, avec des termes tels *mutare* ou *uertere*, « changer » (Boillat 1985, 44-49), mais il constate un état, *sum*. Ni le temps ni le processus de la métamorphose n'importent plus mais seul compte le résultat dont il est victime, ou plutôt « l'aspect statique du processus de son propre changement » (Tola 2004, 62). Le terme *barbarus* est chargé de presque tous ses sèmes et, du fait qu'il est appliqué par Ovide à lui-même, sa valeur est retournée.

Reprenons un par un les sèmes que nous proposons pour cette occurrence.

Bien évidemment le sème /**étranger**/ est activé au premier chef, on a qualifié le poète de « déraciné » (De la Ville de Mirmont 1905, 37¹⁸). La sentence qui le frappe est ressentie comme injuste et de même qu'il appelle « ennemi » (*hostis*) ceux qui, à Rome, ne le soutiennent pas (Videau-Delibes 1991, 189-197), on pourrait ajouter le sème /**ennemi**/ au terme *barbarus* le concernant, ce qui accentuerait le point de vue choisi par Ovide : il en vient à être considéré comme un ennemi par ceux qui lui sont hostiles – sans compter qu'il est vu comme un ennemi par le pouvoir. Est-il devenu ennemi de lui-même ?

Apparemment c'est le sens étymologique du terme qui fonctionne, si on s'appuie sur *non intellegor ulli*, « je ne suis compris de personne ». Le poète se sent doublement étranger, non seulement parce qu'il est exclu de Rome, donc étranger au peuple romain et à ses préoccupations, mais aussi parce qu'il est **incompris**, au sens linguistique, entouré qu'il est de gens qui ne parlent pas latin, comme le signale au vers suivant l'allusion aux moqueries des Gètes. Mais il a sans aucun doute aussi le sentiment d'être incompris, avec la valeur affective du mot, et ce, doublement. Par les habitants de Tomes, en aucune manière concernés

¹⁸ Le terme est contesté par Frécaut 1972, 337-339.

par la solitude de cet étranger ; et aussi par ses concitoyens restés à Rome, l'indéfinit « personne » pouvant s'appliquer à tout être humain.

Ovide est en effet envahi par le sentiment de son étrangeté au monde, il découvre « la connaissance de l'altérité totale » (Videau-Delibes 1991, 200). Le sème afférent **/vulnérable/** découle de ce sentiment, comme caractérisant l'état dépressif du poète exilé, dont on a pu relever les symptômes (Career 1976, 46-57). Il se sent à la merci des autres, dont il redoute l'envahissement à tous points de vue, il craint l'asservissement au milieu ambiant que constitue pour lui le fait de parler gète et il rend compte ainsi de son expérience de désapprentissage du latin (Videau-Delibes 1991, 305), première étape de la dépossession de soi-même. De même pour **/caractérisé par la uanitas/** : le poète exprime à plusieurs reprises le peu de valeur de sa production écrite loin de Rome, dans une langue dont il n'est plus sûr, et la vanité de son succès local, auprès d'auditeurs incultes – la culture romaine étant une « culture sociale », intrinsèquement liée à l'urbanisme, puisque seul le milieu romain contenait « pour l'art de la parole une sorte de ferment propre à l'amener à sa perfection et en même temps un moyen de la mesurer » (Guillemin 1956, 177-178, D'Azay 2001, 256-257). Le succès de ses poèmes romains ayant été la cause de sa relégation, le poète manifesterait ainsi une sorte de renoncement à la gloire (Tola 2004, 225), devenue d'ailleurs gloriole – ce qui est à la fois une autre forme d'exclusion et un signe de barbarie qu'on pourrait qualifier de poétique.

Plus radical est le sème **/non civilisé/**. Nason craint, isolé qu'il est dans ces contrées du bout du monde, de perdre le contact avec la civilisation, d'être contaminé par son environnement et de devenir lui aussi inculte, peut-être même **violent**. L'exemple d'Iphigénie devenue prêtresse en Tauride, se justifiant à Oreste et Pylade, sera rapporté dans *Les Pontiques*¹⁹ : « ce n'est pas moi qui suis cruelle, jeunes gens, pardonnez-moi, dit-elle, je procède à des sacrifices plus **barbares** [= **/étranger//cruels/**] que le lieu. Tels sont les rites

¹⁹ *Non ego crudelis, iuuenes, ignoscite, dixit/ sacra suo facio barbariora loco./ Ritus is est gentis.*

de ce peuple » (3, 2, 78-80) : cela crée comme un précédent, d'autant plus fort que la personne concernée était grecque au départ, donc *a priori* peu suspecte de barbarie.

Si c'est donc la *uanitas* qui l'emporte en ce qui concerne les valeurs sémiques de *barbarus* appliqué par le poète à son endroit, la *feritas*, qui était présente dans la plupart des emplois caractérisant les barbares qui l'entourent, est peut-être ici aussi sous-jacente, prête à se manifester contre lui-même. Bien qu'on soit forcé de constater que le poète a refusé « d'assumer la condition tragique » (Frécaut 1972, 351), on ne peut écarter la tentation du suicide, l'idée de mort est dominante. Indéniable est « le suspens », « l'interruption » de la parole de Nason que rend le mètre élégiaque, son « bégaiement » dû à l'impossibilité où il se trouve de continuer sa prière (Videau-Delibes 1988, 30-34). Là encore le *barbarus* ovidien renoue avec son sens originel.

Dernier point : cette occurrence de *barbarus* est la dernière du recueil des *Tristes*. On ne peut douter qu'Ovide ait une claire conscience de la polysémie du terme et de son poids rhétorique. Après avoir à plusieurs reprises qualifié, avec des sèmes très négatifs, son environnement et son entourage, le poète retourne la situation en s'attribuant l'adjectif, chargé dans l'esprit du lecteur de tous les sèmes péjoratifs activés précédemment, dans un processus qui relève de l'ironie. On peut rapprocher cette démarche du retournement qu'il manifeste à l'égard de ses destinataires en « auto-ironie », quand il s'exhorte à supporter son sort au livre 3 des *Pontiques*, ou en l'ironie tragique de celui qui « essaie d'arracher le masque du personnage tragique qui s'incruste sur son visage » (Frécaut 1972, 324-325, 113). La dimension rhétorique de cette *miseratio* ne doit pas être occultée, le poète jouant de son propre abaissement pour provoquer la pitié de ses destinataires – se mettant en scène, pour ainsi dire, comme un des personnages amoureux des *Héroïdes* (Frécaut 1972, 304, Williams 2002, 235). L'analogie entre la situation de l'amant éconduit (*exclusus amator*) et l'interdiction de Rome pour le relégué a été souvent faite, la maladie d'amour et la maladie d'exil étant toutes deux « maladies de l'absence » (Videau-Delibes 1991, 306, 330) : « les *Tristes* et les *Pontiques* sont un *paraclausithuron* devant la Ville interdite » (Bonjour 1985, 14-18).

Jean-Marc Frécaut insiste, à propos des *Métamorphoses*, sur la particularité ovidienne : « un personnage conserve, pendant qu'il subit une transformation radicale ou, mieux encore, après l'avoir subie, la conscience de soi, la notion de son identité personnelle ; on est alors en présence, non d'un individu affecté d'un dédoublement de la personnalité, mais d'un être hybride, mi-homme mi-animal par exemple, et proprement monstrueux » (Frécaut 1985, 116). Ce processus pourrait s'appliquer à la transformation du poète exilé, la monstruosité consistant à devenir un être « barbare », à mi-chemin précisément entre l'humanité du *ciuis Romanus* et la sauvagerie du *barbarus*, tenant des deux à la fois. On a affaire alors à une perception synchronique du temps de l'exil : au lieu d'une succession d'états, dans une juxtaposition linéaire où chaque étape suit la précédente, se dessine une métamorphose de fait, où coexistent les états non successifs mais simultanés et contradictoires. La figure rhétorique de l'oxymore qui se trouve déclinée sur plusieurs modes dans les recueils – le Grec milésien barbarisé, la paix menacée par la guerre, le Prince clément et sa colère, le poète endurent et affaibli, etc. (Videau-Delibes 1991, 171, 518, Tola 2004, 76-95) – rend tout à fait compte de cette hybridité (Tola 2004, 306) dans laquelle se trouve Ovide, métamorphosé en Romain barbarisé.

L'expérience de l'exil, d'autres auteurs latins, comme Cicéron ou Sénèque, l'ont connue, faisant état tous deux de la présence de barbares. Pour l'orateur, forcé de quitter Rome pendant un an et demi (de mars 58 à septembre 57) pour des raisons politiques, ce sont les troupes de Gaulois, anciens ennemis enrôlés en nombre par César, qui risquent d'envahir Rome et de mettre en danger la Ville et sa famille, en particulier Térentia son épouse (*Att.* 7, 13a, 3). Quant au philosophe, banni pour adultère par l'empereur Claude qui l'envoie en Corse où il reste huit ans (de 41 à 49), il parle de barbares quand il s'efforce, en philosophe stoïcien qu'il est, de rassurer sa mère Helvia privée de son absence (*Helu.* 7, 1). Ovide, qui se situe chronologiquement entre les deux et dont la relégation est définitive, est le premier à faire l'expérience d'un exil intérieur et à en rendre compte d'une façon tout à fait originale en se qualifiant lui-même de *barbarus*. Le poète est en proie à une dualité dans le temps et

l'espace de l'exil, dualité rendue par la figure rhétorique de l'oxymore : l'emploi de cet adjectif en fournit une nouvelle illustration. En se déclarant *barbarus*, Ovide affirme haut et fort l'ambiguïté fondamentale de son être, que le temps et le lieu de la relégation peuvent transformer en son contraire par un retournement du rapport identité / altérité. Ce paradoxe, cette imbrication, cette tension du « même » et de « l'autre » trouvent leur aboutissement dans l'écriture, qui « est , au bout du compte, le moyen d'éterniser, voire de 'fixer' dans la durée, l'instant bouleversant de l'ultime transition » (Tola 2004, 332). Par le biais du matériau poétique, qui lui ouvre un espace dans une terre où il se sent emprisonné, il dépasse le cadre de la lettre plus ou moins familière pour conférer à sa découverte de l'altérité intérieure une portée universelle, pour sortir du temps de l'exil vécu comme infini et accéder, précisément par cette hybridité, au temps éternel de l'immortalité littéraire.

Références

- ANDRÉ Jacques (1968), *Ovide, Les Tristes*, Paris, Les Belles Lettres.
- ARCELLASCHI André (1990), *Médée dans le théâtre latin*, Rome, École française de Rome.
- BOILLAT Michel (1985), « *Mutatas dicere formas* », in FRÉCAUT Jean-Marc, PORTE Danielle (éd.), *Journées Ovidiennes de Parménie* (Actes du colloque sur Ovide, 24-26 juin 1983), Bruxelles, Latomus.
- BONJOUR Madeleine (1985), « *Roma interdicta* », in FRÉCAUT Jean-Marc, PORTE Danielle (éd.), *Journées Ovidiennes de Parménie* (Actes du colloque sur Ovide, 24-26 juin 1983), Bruxelles, Latomus.
- CAREER Philippe (1976), *La dépression d'Ovide*, La Chapelle d'Armentières, Presses Danel.
- DE LA VILLE DE MIRMONT Henri (1905), *La jeunesse d'Ovide*, Paris, André Fontemoing.
- D'AZAY Lucien (2001), *Ovide ou l'amour puni*, Paris, Les Belles Lettres.
- FRÉCAUT Jean-Marc (1972), *L'esprit et l'humour chez Ovide*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble.
- FRÉCAUT Jean-Marc (1985), « *Le personnage métamorphosé* », in FRÉCAUT Jean-Marc, PORTE Danielle (éd.), *Journées Ovidiennes de Parménie* (Actes du colloque sur Ovide, 24-26 juin 1983, Parménie), Bruxelles, Latomus.
- GRAF Fritz (2002), « *Myth in Ovid* », in HARDIE Philip (ed.), *The Cambridge Companion to Ovid*, Cambridge, Cambridge University Press.
- GUILLEMIN Anne-Marie (1956), « *Le legs de Cicéron* », *REL*, 34.
- LAMBRINO Scablat (1958), « *Tomes, cité gréco-gète, chez Ovide* », in HERESCU Nicolai (éd.), *Ovidiana, Recherches sur Ovide*, Paris, Les Belles Lettres.
- LOZOVAN Eugène (1958), « *Ovide et le bilinguisme* », in HERESCU Nicolai (éd.), *Ovidiana, Recherches sur Ovide*, Paris, Les Belles Lettres.
- MARÉCHAUX Pierre (2000), *Énigmes romaines*, Paris, Gallimard.
- MICHEL Alain (1991), « *Préface* », in VIDEAU-DELIBES Anne, « *Les Tristes* » d'Ovide et l'élégie romaine, Paris, Klincksieck.
- NDIAYE Émilie (2002), « *Barbaricus, un doublet poétique de barbarus chez les poètes épiques (Virgile, Lucain, Silius Italicus, Valérius Flaccus) ?* », *Vita Latina*, 166.
- NDIAYE Émilie (2003), *Un nom de l'étranger : « Barbarus »*, *Étude lexico-sémantique, en latin, des origines à Juvénal*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion.
- ROCHETTE Bernard (1995), « *Les xénika et les barbarika onomata dans les théories linguistiques gréco-latines* », *AC*, 35.
- SHARROCK Alison (2002), « *Gender and sexuality* », in HARDIE Philip (ed.), *The Cambridge Companion to Ovid*, Cambridge, Cambridge University Press.
- TOLA Éléonora (2004), *La métamorphose poétique chez Ovide : « Tristes » et « Pontiques »*, Louvain-Paris-Dudley, Peeters.
- VERDIÈRE Raoul (1992), *Le secret du voltigeur d'amour ou le mystère de la relégation d'Ovide*, Bruxelles, Latomus.
- VIARRE Simone (1976), *Ovide, Essai de lecture poétique*, Paris, Les Belles Lettres.

VIARRE Simone (1985), « L'androgynie dans *Les Métamorphoses* d'Ovide », in FRÉCAUT Jean-Marc, PORTE Danielle (éd.), *Journées Ovidiennes de Parménie* (Actes du colloque sur Ovide, 24-26 juin 1983, Parménie), Bruxelles, Latomus.

VIDEAU-DELIBES Anne (1988), « Parole de l'interruption, interruption de la parole (sur les *Tristes* d'Ovide) », *BAGB*, 1.

VIDEAU-DELIBES Anne (1991), « *Les Tristes* » d'Ovide et l'épigramme romaine, Paris, Klincksieck.

WILLIAMS Gareth (2002), « Ovid's exile poetry : *Tristia*, *Epistulae ex Ponto* and *Ibis* », in HARDIE Philip (ed.), *The Cambridge Companion to Ovid*, Cambridge, Cambridge University Press.

Résumé

Relégué en l'an 9 par l'empereur Auguste sur le Pont Euxin, Ovide y mourut en 17. Les années d'exil dans un espace habité par des populations du Nord considérées comme « barbares », et pour un temps littéralement infini, provoquent un bouleversement total. La relégation devient perte d'identité, culturelle, linguistique, psychologique – le poète en vient à se qualifier lui-même, dans une sorte d'oxymore, de « barbare », c'est-à-dire d' « étranger qui ne parle pas latin, qui est exclu du territoire romain ». L'analyse des occurrences du terme *barbarus* dans les *Tristes* et les *Pontiques*, souligne comment la perception subjective de l'espace et du temps exiliques aboutit à un retournement du rapport identité/altérité : *barbarus* ne désigne plus seulement l'autre, ennemi étranger menaçant, mais moi, exclu de Rome, suis devenu étranger à moi-même, incompris, impuissant, vulnérable, risquant de mettre en danger la poésie latine voire ma propre vie.

Abstract

Relegated by the emperor Augustus on the Euxine Sea in 9 AC, Ovidius died overthere in 17. The years he spent as an exile in a place inhabited by Northern populations considered as barbarians and for an unlimited length of time, cause a complete change. Relegation becomes loss of identity, from a cultural, linguistic and psychological point of view; the poet ends by qualifying himself, in a kind of oxymoron, as a “barbarian”, i.e. “foreigner who does not speak Latin, who is excluded from the Roman territory”. The occurrences of the word *barbarus* in the *Tristia* and *Ex Ponto Epistulae* reveal how the subjective perception of the exilic space and time leads to a reversal of the relation identity /otherness: *barbarus* does not only designate the other, a threatening foreign enemy, but also me who, excluded from Rome, has become a foreigner to myself, misunderstood, vulnerable, likely to endanger Latin poetry and even my own life.

Notice biographique : Emilia NDIAYE

Maître de conférences en latin à l'Université d'Orléans (France), directrice des Etudes anciennes, ses travaux portent sur le lexique latin : articulation entre les données linguistiques, culturelles, historiques et littéraires, dans une perspective diachronique, le lexique comme outil rhétorique de propagande, le texte littéraire comme champ de manifestation du pouvoir ou de résistance aux pouvoirs.

Publications récentes : *Un nom de l'étranger : « barbarus », étude lexico-sémantique*, Villeneuve d'Ascq, PU du Septentrion, 2003 ; *Du territoire rêvé au rêve de territoire : stratégies et processus d'appropriation ou de domination*, Actes du colloque Territoires rêvés II, (éd. avec C. Roméro et E. Zayas), PU d'Orléans, 2006.